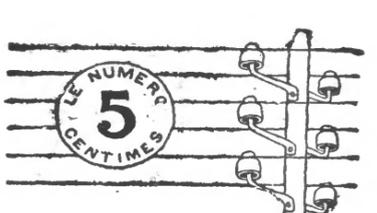


L'Égalité



SIXIEME ANNEE. - N° 134

DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

LUNDI 14 MAI 1900

ABONNEMENTS			
Paris et Départements limitrophes.	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements.	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCÉS
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

AUX URNES!

Lebut, électeurs socialistes!
Débont, électeurs radicaux!
C'est, toute l'armée républicaine!
TOUS AUX URNES!

Exploitant avec une insigne mauvaise foi, des divergences secondaires, nos adversaires s'évertuent, depuis plusieurs jours, à jeter la division dans les rangs de l'armée républicaine.

Ils n'ont pas ébranlé les socialistes!

Ils n'ont pas troublé les radicaux!

Les militants socialistes et radicaux au contraire, plus unis que jamais ils ne le furent, ont solennellement juré de s'opposer, par tous les moyens, à l'enlèvement nationaliste, césarien et clérical.

Les troupes qu'ils ont respectivement groupées dimanche dernier, les suivent aujourd'hui.

Pas un électeur socialiste, pas un électeur radical, ne manquera à l'appel.

L'alliance républicaine-socialiste sera sanctionnée par la levée en masse de tous les républicains et de tous les socialistes.

Les manœuvres de « Dernière Heure », les tentatives désespérées de la réaction seront déjouées.

Cette certitude que nous avons est dans tous les esprits.

Mais il ne faut pas nous reposer sur les espérances que certaines soient-elles.

L'espérance la mieux fondée est encore une hypothèse.

L'action seule, l'action inlassable peut la réaliser.

Agissons!

Dès le point du jour, les ennemis de l'alliance républicaine-socialiste front, de porte en porte, mendier des suffrages pour la satisfaction de leurs appétits et de leurs haines.

Suivons-les ou nous ne pouvons les précéder, et précédon-les partout où il nous sera possible de les devancer.

Nous couronnerons ainsi la magnifique campagne de conférences faites, depuis huit jours, par le Parti ouvrier et le Parti radical pour la défense républicaine.

Surveillons-les surtout!

En maintes circonstances, ils ont prouvé leur dévouement politique, s'engageant à fausser les scrutins.

L'heure est trop décisive et trop grave pour qu'ils renouent à leurs habituels procédés.

Soyons présents, nombreux, autour des urnes pendant le scrutin et, surtout, pendant la dépouille.

Assurer la liberté et la probité du vote, sera garantir notre succès.

Il n'est pas possible, en effet, qu'un seul socialiste manque, aujourd'hui, à son devoir.

Il n'est pas davantage possible qu'un seul républicain, digne de ce nom, se laisse enlever par la réaction dissimulée derrière l'Écho du Nord!

Lille restera républicaine et socialiste.

Lille notifiera, dans quelques heures, aux autorités de droite que leurs prétentions furent insensées.

Lille dira aux hommes de la Dépêche et de la Croix: « Vous mentez quand vous vous dites républicains! »

Lille flagellera les renégats de l'Écho du Nord qui n'ayant eu un programme

se sont jetés par le corps et o guet dans les bras de la réaction.

Mais il faut que ces leçons nécessaires soient données par tous les électeurs républicains et socialistes.

Plus de vingt-mille citoyens, à Lille, ont condamné, dimanche dernier, sur les listes du Progrès et du Réveil, l'inqualifiable coalition de la Dépêche, de l'Écho et de la Croix.

Qu'ils renouvellent aujourd'hui leur effort et, ce soir, sur l'Hôtel de Ville de la capitale des Flandres flottera, plus fièrement encore qu'hier, le drapeau de la République démocratique et sociale.

Aux urnes, socialistes!
Aux urnes, républicains et radicaux!

Aux urnes, tous les défenseurs du Droit, de la Justice et de la Liberté!

Votez tous pour « la liste de l'Alliance » et les uns et les autres, vous aurez bien mérité de la République.

Vive la République!

G. SIAUVE-EVAUZY.

LA Guerre au Socialisme

Nos exploitateurs de Lille et de la région n'ont pas le monopole de la haine atroce contre les socialistes.

Comme tous les capitalistes et tous les possédants nourrissent le même cupide égoïsme et sont animés de la même voracité, ils se ressemblent tous au point de vue moral, qu'ils soient de Roubaix, comme le cosaque Motte ou de Berlin comme le comte Puckler.

Ce noble prussien a donné, ces jours derniers, dans une réunion publique à Leipzig, une recette fort simple pour conjurer « le parti socialiste » comme dit l'expression.

Voici comment il s'est exprimé :

« Aujourd'hui les socialistes sont deux millions. Dans 20 ou 30 ans, ils auront doublé et si l'on ne prend d'énergiques mesures pour les combattre, il faut passer sur le corps de ces galliards et les rosser.

Ce sont les socialistes qui gagnent toutes les grèves d'accord avec les juges, pour habiller les ouvriers au grand chambardement. Les ouvriers deviennent de plus en plus arrogants et ne savent plus ce qu'ils veulent.

Un jour viendra où tous les mineurs allemands mettront à feu nos poches et nous empêcher de chauffer nos poches et de cuire notre soupe. Il faudra bien alors que le gouvernement intervienne, même s'il n'a rien d'un comble et une centaine de mille de morts.

« Si j'étais au pouvoir à la prochaine grève, j'organiserais plusieurs bataillons, avec l'ordre de fusiller ces canailles de grévistes. Il faut en outre édicter des lois draconiennes contre les socialistes.

« Si j'étais ministre, je proposerais la loi suivante : « Tous les socialistes seront condamnés à la prison à perpétuité, sans le droit de paraître. « Le droit de réunion ne compte pas pour les socialistes. « Le Parti socialiste sera dissous. »

Et voilà ce n'est pas plus difficile que cela : la suppression du parti socialiste.

M. le comte qui voit rouge, quoiqu'il n'ait pas cette couleur, voudrait organiser une nouvelle saint-barthélémy des ouvriers qui se mettent en grève quand on leur vole leur salaire et qu'on les fait crever de faim. Il voudrait les faire massacrer en bloc par les soldats, sans se demander si ceux-ci parmi lesquels il est de nombreux socialistes ne retourneraient pas leurs armes contre celui qui leur donnerait un tel ordre.

Supprimer les socialistes à coups de fusil quel beau rêve de capitaliste!

On peut considérer le comte Puckler, comme un fou sanguinaire, mais combien de maîtres, de barons, et d'autres gâgas (gayet pensent de même) Vous osez le dire?

« Si ces réacteurs forcenés en avaient le pouvoir et les moyens avec quelle joie délectable ils extermineraient les socialistes!

« Demandez donc leur avis là-dessus, aux flambeurs de la triplique cléricale.

ENQUÊTE ELECTORALE



— Mon enfant, que pense ton papa des bons pères ?
— Papa ?... Il s'en fout!

Chronique Electorale A LILLE RADICAUX, LISEZ !

A Lille, la Dépêche et l'Écho du Nord, à Roubaix, le Journal de Roubaix, s'adressent aux républicains radicaux.

Ils cherchent à les prendre par la peur du socialisme.

Maconvry ridicule, truc éventé que Gambetta dénonçait en 1872, dans son discours de Grenoble.

« C'est de la peur, disait-il, qu'ils ont tiré leurs ressources, les réacteurs de 1800, de 1815, de 1831 et de 1849. C'est de la peur qu'il a tiré sa première force, le coupé-jarret de 1851.

« C'est sur la peur qu'ils ont établi leur ascendant pour nous mener après vingt ans d'empire et de dégradation à la mutilation. C'est de la peur qu'ils ont fait sortir le publiciste fatigé qui devait nous entraîner à la guerre!

« C'est toujours par la peur, avec la peur, en exploitant la peur, que la réaction triomphe.

« Oh! débarrassez-vous de la peur politique.

« ... C'est un misérable et odieux calcul qu'on fait nos adversaires, de compter toujours sur la peur éternelle de la France... »

Et maintenant soyez édifiés, radicaux que l'on flatte à Gambetta, vous a dit les penseurs de derrière la tête de vos flagorneurs d'aujourd'hui, de vos insulteurs d'hier!

Nous n'avons pas un mot à ajouter à la leçon si éloquent, si précise et si

Au Grand-Général

Belle réunion au Grand-Général, rue d'Esquermes, où les électeurs au nombre de plus de deux cents, après avoir entendu les citoyens Wartel, Van Waecrebecke et Henri Ghesquière, ont voté à l'unanimité un ordre du jour par lequel ils s'engagent à faire tout le nécessaire pour écraser la réaction et féliciter les deux renégats qui se font porter comme candidats socialistes-indépendants.

AU CHATEAU D'EAU

Dès huit heures et demie, la salle du « Château d'Eau », rue de la Louvière.

Les orateurs suivants : Delory, Fanyau et Delecluze ont pris tour à tour la parole et ont été vivement applaudis.

Ensuite, un ordre du jour est voté à l'unanimité par lequel les électeurs s'engagent à faire triompher les candidats de l'alliance républicaine et socialiste.

AU RAMPONEAU

500 personnes environ se pressaient hier soir dans la salle du Ramponeau.

Le bureau est ainsi constitué : président, le citoyen Bondures, assesseurs, les citoyens Tancré et Leroy.

Le président, après avoir remercié l'assemblée, donne la parole au citoyen Werquin.

Celui-ci, après avoir tracé l'histoire du cléricalisme, expose l'œuvre de la municipalité, montre la minorité du Conseil votant contre toutes les propositions républicaines et termine par un chaleureux appel à l'alliance républicaine.

Après lui, le citoyen Delesalle dit que si le devoir du Conseil municipal est de défendre les intérêts de tous les quartiers indistinctement, que la question du démantèlement des quartiers du Vieux-Lille jusqu'à présent si désertés doit bénéficier les premiers des avantages que cette opération pourra procurer à la Ville.

Il envisage ensuite la question de la couverture de la Basse-Deule; des agrandissements de l'autoir, des tramways et après une déclaration très nette disant que le Parti ouvrier a décidé que dans l'administration municipale la plus large place serait réservée aux radicaux et que les républicains unis travailleront pour le bien de tout le monde, il adresse un dernier appel à l'alliance radicale-socialiste.

Le citoyen Bondures, président, après avoir parlé de la manœuvre des cléricaux de Wazemmes, qui ont fait imprimer des bulletins portant les noms de deux pseudo-candidats socialistes, propose au scrutin de voter, adopté à l'unanimité.

Les électeurs réunis le 13 mai salle du Ramponeau au nombre d'environ 300 après avoir entendu les citoyens Werquin et Delesalle s'engagent à voter et à faire voter leurs amis pour les candidats de l'alliance républicaine.

Après lui le citoyen Pennequin expose le citoyen Drouot réagit ailleurs par d'impérieux motifs et parle de la manœuvre des cléricaux de Wazemmes, qui ont forgé deux candidats soi-disant socialistes les sieurs Marbrier et Ronse.

Enfin le citoyen Delors expose le programme radical-socialiste et l'œuvre de la municipalité, montre que le scrutin de dimanche sera une lutte entre le passé et l'avenir et fait à son tour un pressant appel à l'alliance républicaine.

Un ordre du jour est alors voté, par lequel les électeurs s'engagent à voter tous pour la liste d'alliance républicaine démocratique.

D'une façon générale, comme on peut le voir plus haut, la liste des candidats de l'alliance républicaine-socialiste, rencontra partout un accueil des plus favorables. Les nombreuses réunions organisées dans les différents quartiers de la Ville ont été un véritable triomphe.

À la salle des fêtes de la Mont-de-Terre, nos orateurs inscrits Poulet et Dupied; à l'estaminet St-Agnès, Chemin du Bois-Blanc, Eugène Ghesquière et ingéliers: Au Père-Lachaise, Fanyau, du sud; César Ghesquière, lesvornay, conseiller général, ont été acclamés par les assistants.

Les explications données sur le but de l'alliance sont comprises et appréciées et c'est par des ordres du jour acclamant la liste républicaine et socialiste que se terminent ces réunions.

POUR VOTER SANS CARTE

Les électeurs qui auront égard au détriment leur carte, peuvent, dès lors, être inscrits sur les listes électorales, aller voter sans carte, en se faisant accompagner de deux électeurs de leur quartier qui certifieront leur identité aux scrutateurs.

A LA MADELEINE

Aux Ouvriers et Employés
Pouvez-vous voter pour la liste des socialistes sortants?

Non!

En janvier 1900, le Conseiller municipal refusait la sanction que lui envoie le Conseil général pour la création de vingt-deux mandats d'assaiement de vieillards de moins de 60 ans, et de nos vieilles mères.

Avec 100 francs par an, soit 40 par mois, beaucoup de vieux ouvriers pourraient rester au milieu de leurs enfants sans être entés.

Pour être inscrits sur la liste des scrutés, il faut être âgé de 60 ans et avoir, à la Madeleine, un domicile de 6 mois, et que de ce fait il est impossible de voter pour la liste des socialistes sortants.

Donc, travail, eurs, ne votez pas pour la liste des socialistes sortants, mais pour la liste républicaine, anti-démocratique, anti-social et anti-humanitaire, qui n'acceptant pas la suppression de l'impôt.

Les réacteurs sur tous les toits que les socialistes sont les ennemis de la famille, alors qu'ils ont contraire leur plus grand devoir de veiller sur la vieillesse et de leur donner un milieu de ceux qu'ils ont mis au monde, qu'ils ont vu grandir et en qui ils ont placé toutes leurs espérances.

Au nom de l'humanité, par déshonneur, vous votez pour les candidats du Parti ouvrier, mais sur un scrutin aux cris mille fois et à l'insulte de nos adversaires.

VIVE LA REPUBLIQUE DES TRAVAILLEURS!

A RUMILLY

Echo des Elections
Le Parti socialiste de Rumilly a adressé à M. le préfet une protestation au sujet de la manœuvre électorale qui s'est produite dimanche dernier, au cours du grand scrutin, par une publication faite par le garde, sur l'avis d'un vieillard illettré et excédé de desquels M. le maire lui-même a eu connaissance.

Le conseil de préfecture aura donc à juger ce procès de faux et d'indult et, de même que les catommes odieuses qui lui répondent M. le Maire sur notre am, etc.

M. le conseil de préfecture aura donc à juger ce procès de faux et d'indult et, de même que les catommes odieuses qui lui répondent M. le Maire sur notre am, etc.

Opinion publique jugera sévèrement tous ces actes indignes.

Et maintenant que notre conseil, au grès et sans scandale euses manœuvres électorales, et par leur affection, se pliait à toutes ses volontés.

Profitant de l'impunité dont il était certain, il maltraitait son frère, dès qu'il se trouvait seul avec lui.

Et le pauvre enfant avait pris l'habitude de recevoir les coups, sans pleurer. Car, la première fois qu'il avait voulu se plaindre à sa mère, celle-ci lui avait brutalement répondu :

— Eh bien, défends-toi si tu peux !

Ce n'est pas ma faute si tu es faible et poltron comme une poule mouillée... Le pauvre enfant avait dévoré ses sanglots, et continué à tout supporter du robuste Jacques.

Comment se fait-il que cette famille d'aventuriers put vivre, pendant des années, à Paris, sans donner l'éveil à la police ?

Par quel hasard, le maître qui était toujours en campagne contre la société avait-il réussi à se sortir d'affaire, en toute circonstance ?

Le bandit se frottait pour cela à son étoile.

L'intelligence de Frochard égalait sa hardiesse.

Grâce à son imagination singulièrement fertile en combinaisons, il avait réussi à se mettre à l'abri des dangers qui pouvaient le menacer.

Il continuait à jouer de bonheur, comme il disait.

De là, une succession de forfaits de toute sorte.

On ne parlait, depuis quelques temps, que de vols audacieux, de crimes monstrueux, dont la police cherchait en vain à découvrir les auteurs.

On ne pouvait supposer en effet, qu'un seul homme eût pu accomplir une aussi longue série de crimes inexplicables.

FEUILLETON DU 10 MAI. — N° 50

LES DEUX ORPHELINES PAR Adolphe D'ENNERY

DEUXIEME PARTIE

Lorsque Frochard lui eut fait part de son intention de marcher à l'autel il se contenta de lui dire :

— Ce n'est pas que ce soit bien nécessaire; on peut s'aimer sans cela... Seulement ça vaut toujours un peu mieux pour les enfants, s'il en vient!

Cette réflexion devait se justifier bientôt.

Au bout de la première année de mariage, la femme du bandit mettait au monde un garçon vigoureusement constitué, et qui promettait de devenir un robuste gaillard.

A la vue de son rejeton, Frochard, tout Frochard qu'il était, sentit se développer en lui le sentiment de la paternité.

Et, transporté de joie, il s'écria :

— Femme, c'est un véritable bonheur pour nous que cet enfant; il me donne du courage à la besogne... Et c'est moi qui l'éleverai à ma façon.

Puis, plaquant deux gros baisers sur

les joues rebondies du nouveau-né il ajouta :

— Celui-là perpétuera notre race !... Celui-là sera un vrai je m'en charge.

— Replaçant alors l'enfant auprès de l'accouchée, il se prit à l'admirer.

— Comment le nommera-t-on demanda la mère tout heureuse de ce qu'elle venait d'entendre.

Frochard réfléchit un instant.

— Puis se frappant le front :

— Parbleu! c'est tout trouvé, nous l'appellerons Jacques.

Et, se campant fièrement sur la hanche, il continua d'un ton solennel :

— C'était le prénom de non grand-père... un rude homme, madame Frochard... un vrai tempérament de fer !... Il n'a pas mis moins de vingt bonnes minutes à mourir... lorsque les infâmes suppôts de la justice l'ont pendu à Mont-faucon.

L'accouchée ne put retenir un léger froissement.

— Ce que voyant Frochard lui en riant :

— Ah ça, ne va pas faire tourner le lait du petit venant... Il faut que le nourrir de gaillard-là de sorte qu'il devienne aussi solide que les anciens de la famille.

La jeune femme serra son fils contre sa poitrine dans un mouvement d'amour maternel.

Elle ne pouvait se rassasier d'embrasser et d'admirer ce nouveau-né auquel elle voulait donner, comme un héritage qui lui revenait de droit, le prénom de l'homme qui avait glorieusement agonisé pendant vingt minutes, au gibet de Mont-faucon.

L'enfant sur lequel ses parents fondaient tant d'espérance fut, à partir de

sa naissance, l'objet de tendresses infinies, d'une sollicitude de tous les instants et de son continuel.

Cette affection grandissant chaque jour faisait dire au père :

— Je gage qu'au besoin tu mettrais la main à la pâte, et me seconderais dans ma besogne pour ce chérubin-là.

Ce mot de « chérubin » avait sonné agréablement à l'oreille maternelle et, à partir de ce moment, l'épouse n'appela plus Jacques que son « chérubin ».

Le soir, lorsque Frochard rentrait au logis, elle courait lui présenter l'enfant à embrasser. Et c'était le tour du père de prendre le « chérubin » sur ses genoux et de le faire sauter.

Lorsqu'il arrivait parfois que le bandit, occupé à « travailler » comme il avait l'habitude de dire en parlant des sinistres expéditions auxquelles il se livrait, ne rentrait pas de la nuit, la mère, prise d'inquiétude, se disait :

— S'il allait ne plus revenir, si on l'arrêtait !

C'était une tendre épouse et une très tendre mère que la Frochard.

Aussi, disait-elle, parfois, à son mari :

— Quand trouveras-tu donc quelque grand coup à faire qui nous enrichisse une bonne fois, afin que tu n'aies plus à l'exposer comme tu le fais... Il faut penser que nous avons un fils !...

Mais lorsqu'on lui parlait de « ne plus s'exposer », Frochard frappait vigoureusement du poing sur la table en disant :

— Est-ce que j'aurais épousé une femmelette, par hasard ?... Si c'est de ce fait là que tu veux donner au petit, je vais tout de suite le changer de nourrice, mame Frochard !

On menait, à cette époque, bonne et joyeuse vie dans la famille. Depuis quelque temps les affaires de Frochard mar-

chaient à merveille et la bourse était toujours garnie.

— Je n'ai jamais en la main aussi heureuse, s'exclamait le bandit après chaque nouveau succès; c'est à croire véritablement que ce petit bonhomme de Jacques m'a porté bonheur en venant au monde.

— Eh bien... s'il t'en arrivait un autre...

— Un autre ?

— Un second fils... le bonheur doublerait peut-être bien, mon bonhomme ?

Frochard regardait son interlocutrice, et ses yeux interrogèrent...

Puis avec un gros rire :

— Vraiment ? dit-il, répondant au sourire de sa femme... En ce cas, ma belle, avait l'habitude de bien ne nuit pas !

La jeune femme disait la vérité : Jacques avait à peine accompli ses deux ans, lorsqu'il lui naquit un frère.

Ce second enfant, un garçon, était si petit, si pâlot et si frêle qu'il paraissait bizarre que deux êtres aussi vigoureusement constitués que l'étaient Frochard et sa femme eussent, en pleine santé, engendré un enfant de complexion si débile.

Le nouveau-né semblait n'avoir que le souffle, et son père, qui ne se pressait guère de le faire baptiser, grommelait entre ses dents :

— Tous ne s'élevèrent certes pas, à quel bon alors lui donner un bain d'eau bœuf... ça l'enrhumerait, voilà tout !

Cette quasi-répulsion que ressentait le père pour ce second enfant provoqua déjà un infernal gânement, vagabond par instinct, maléfaisant, brutal, colére, et qui rendait la vie dure à son frère.

Il avait su s'imposer comme un maître dans la famille : mère et mère, avoués

On se pressait trop, toutefois, de condamner ce second enfant.

Il n'avait rien, il est vrai, de la turbulence de son frère aîné, et on pouvait, sans provoquer ses cris, le laisser des heures entières dans son berceau.

— Il est d'une bonne pâte, disait sa mère en l'allaitant... Il ne demanderait jamais à boire si on ne lui apportait pas la bouteille...

Mais Frochard n'était pas sans s'apercevoir que le petit « gringalet », ainsi qu'il l'appelait, n'était pas dépourvu de vitalité.

« Ça vous grouille dans la main, comme un verre, faisait-il, c'est petit, mais ça vous a tout de même du sang dans la vie... Il s'appellera Pierre Frochard, comme son père... Il sera peut-être bien fin et rusé comme lui, car c'était un malin ! Et qui a trouvé le moyen d'échapper à la potence... »

— Et avec un geste énergique :

— Le seul de tous les Frochards !

— Il a donc fini de sa belle mort ? demanda la jeune femme étonnée.

— Il est défunct sur les galères du roi.

Chaque fois qu'il trouvait l'occasion de parler de ses ascendants mâles, le bandit faisait avec orgueil l'apologie de tous ces misérables, énumérant leur fin courageuse.

— Il s'exaltait alors, au point d'enthousiasmer sa femme et de lui inspirer la plus profonde horreur pour les gens de justice et les soldats du guet.

« A peu près de six ans, Jacques était déjà un infernal gânement, vagabond par instinct, maléfaisant, brutal, colére, et qui rendait la vie dure à son frère.

Il avait su s'imposer comme un maître dans la famille : mère et mère, avoués

par leur affection, se pliait à toutes ses volontés.

Profitant de l'impunité dont il était certain, il maltraitait son frère, dès qu'il se trouvait seul avec lui.

Et le pauvre enfant avait pris l'habitude de recevoir les coups, sans pleurer. Car, la première fois qu'il avait voulu se plaindre à sa mère, celle-ci lui avait brutalement répondu :

— Eh bien, défends-toi si tu peux !

Ce n'est pas ma faute si tu es faible et poltron comme une poule mouillée... Le pauvre enfant avait dévoré ses sanglots, et continué à tout supporter du robuste Jacques.

Comment se fait-il que cette famille d'aventuriers put vivre, pendant des années, à Paris, sans donner l'éveil à la police ?

Par quel hasard, le maître qui était toujours en campagne contre la société avait-il réussi à se sortir d'affaire, en toute circonstance ?

Le bandit se frottait pour cela à son étoile.

L'intelligence de Frochard égalait sa hardiesse.

Grâce à son imagination singulièrement fertile en combinaisons, il avait réussi à se mettre à l'abri des dangers qui pouvaient le menacer.

Il continuait à jouer de bonheur, comme il disait.

De là, une succession de forfaits de toute sorte.

On ne parlait, depuis quelques temps, que de vols audacieux, de crimes monstrueux, dont la police cherchait en vain à découvrir les auteurs.

On ne pouvait supposer en effet, qu'un seul homme eût pu accomplir une aussi longue série de crimes inexplicables.